NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE

Nouvelle série*

5. Une nouvelle inscription osque et le nom de *Venus*, par Paolo Poccetti, Professeur à l'Université de Rome 2 'Tor Vergata'.

Une nouvelle inscription osque, qui vient d'être publiée, est susceptible de ranimer une discussion qui a eu lieu vers la fin des années cinquante autour du nom de la déesse Vénus. Cette discussion provoquée par la parution de la thèse de R. Schilling consacrée à la figure de Vénus romaine (1954) [1] avait impliqué des historiens de la religion romaine (Schilling lui-même à plusieurs reprises [2], P. Boyancé [3], J. Bayet [4]), des savants en philologie classique (C. Koch) [5] ainsi que des latinistes et des linguistes compétents en grammaire comparée (A. Ernout [6], M. Lejeune [7], G. Radke [8], G. Devoto [9]). Au cœur de la question se trouvaient, d'un coté, le problème des liens sémantiques et lexicaux du nom de la divinité *Venus* avec le nom commun *uenus* et sa famille lexicale (*ueneror*, *uenustus*, *uenia*, etc.) et, de l'autre, les rapports avec les témoignages des autres langues italiques dans une perspective à la fois linguistique et religieuse. Plus récemment la question a été reprise dans une perspective 'italique' à la suite de nouveaux témoignages du théonyme messapien *Venas* [10] et aussi dans le cadre des rapports avec la déesse osque *Méfitis* et d'autres divinités féminines du panthéon sabellique [11].

On n'embrassera pas ici la question dans son entier, ce qui nécessiterait des développements excédant le cadre de la présente série de *Notes* ; on attirera plutôt l'attention sur la contribution nouvelle que l'inscription osque récemment découverte, ainsi que d'autres témoignages épigraphiques signalés pendant les dernières dizaines d'années, ont apportée au débat autour du nom de Vénus.

* Cf. t.82, 2004, p. 36-44 ; 83, 2005, p. 27-35 ; 84, 2006, 27-36 ; 85, 2007, 26-38.

1. R. Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris 1954.

2. R. Schilling, « Les origines de la Vénus romaine », dans *Latomus* 17, 1958, p. 3-26 ; « La relation Vénus-*Venia* », dans *Latomus* 21, 1962, p. 3-7 (réimpr. dans R. Schilling, *Rites, cultes et dieux de Rome*, Paris 1979, p. 290-313 ; 318-322).

3. P. Boyancé & R. Schilling, « Controverse à propos de la Vénus romaine », dans *REA* 61, 1959, p. 107-110 (réimpr. dans R. Schilling, *Rites, cultes et dieux de Rome*, *cit.*, p. 314-317).

4. J. Bayet, Compte-rendu de R.Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris 1954, dans *REL* 34, 1956, p. 400-406.

5. C. Koch, « Untersuchungen zur Geschichte der römischen Venus-Verehrung », dans *Hermes* 83, 1955, p. 1-51.

6. A. Ernout, « *Venus*, *venia*,*cupido* », dans *R.Ph.* 1956, p. 7-27 (réimpr. dans *Philologica* II, Paris 1957,p. 87-111).

7. M. Lejeune, « Vénus romaine et Vénus osque », dans *Hommages à Jean Bayet* (Bruxelles, 1964, Collection *Latomus*, LXX), p. 383-400

8. G. Radke, *Die Götter Altitaliens*, Münster 1965.

9. Cf. G. Devoto, « La famiglia di *Venus* », dans *Rivista di Cultura Classica e Medievale* 7, 1965, p. 444-452 (réimpr. dans *Scritti Minori*, II, Firenze 1967, p. 341-348).

10. C. De Simone, « Iscrizioni messapiche della Grotta della Poesia », dans *ASNP* s.III, 18, 2, 1988, p. 325-415.

11. A. L. Prosdocimi, « Mefite tra Ansanto e Rossano di Vaglio : riflessioni e appunti », dans *Il culto della dea Mefite e la Valle d'Ansanto. Ricerche su un giacimento archeologico e culturale dei* Samnites Hirpini, Avellino 2008, p. 91-126.

Les fouilles conduites par les soins de M. Cecilia PARRA, de la Scuola Normale de Pise, sur le site de *Kaulonia* [12], ville ancienne de la Grande-Grèce, ont permis un accroissement significatif du dossier épigraphique appartenant à ce site de la colonisation grecque (achéenne) de l'Italie du sud [13]. De la ville, située sur la côte ionienne entre *Kroton* et *Lokroi*, on connaît très peu ce qui concerne la fondation, mais on sait qu'elle eut une période de prospérité du VI^{ème} au V^{ème} siècle. Sa destruction au début IV^{ème} siècle (précisément en 389 av. J.-C.) par Denys de Syracuse est le point de départ d'une décadence patente à l'époque romaine [14]. Les nouvelles trouvailles épigraphiques concernent en particulier un lieu de culte, celui de Punta Stilo, dont la vitalité remonte à l'époque archaïque. Ici se conjuguent plusieurs fonctions religieuses associées avec des institutions publiques, situation qui caractérise d'autres sanctuaires similaires de la colonisation grecque et phénicienne dans divers endroits de la Méditerranée. Son culte principal se reconduit à une grande déesse, dont l'identification est incertaine, si l'on prend comme point de répère les grandes divinités féminines du panthéon hellénique : Aphrodite, Héra, Artémis, Déméter. Les données archéologiques ont mis en lumière différents éléments de ce culte qui sont susceptibles d'être attribués à l'une ou à l'autre de ces déesses, tels que, par exemple, les rites avec l'eau, qui peuvent se rattacher à la fois à Aphrodite et à Déméter, et la présence des armes qui pourrait se relier à Héra. Artémis n'est pas non plus exclue par d'autres éléments qui relèvent des dépôts votifs [15]. Mais le seul nom de divinité grecque attesté par l'épigraphie de ce sanctuaire est celui d'Aphrodite, gravé sur un fragment de vase archaïque, dont la lecture Ἀφρ(οδίτας) doit être considérée comme presque certaine [16]. Ce document a une importance remarquable pour l'identification du culte (ou d'un culte primaire) de ce sanctuaire. Plus récemment s'est ajouté le texte nouveau en langue osque [17], qui nous concerne ici plus directement.

Avant d'aborder les questions connexes à la lecture de ce texte, il faut souligner l'importance de ce document épigraphique en langue osque dans ses enjeux historiques, linguistiques et religieux. La datation de l'inscription autour de la moitié du IV^{ème} siècle av. J.-C. s'inscrit dans la période de l'organisation politique de la communauté connue sous le nom grec de βρέττιοι, *Bruttii* (en latin), d'où est issu le nom de la région à l'époque romaine : *ager Bruttius*.

Il est vraisemblable que la présence d'un document en langue osque reflète un changement dans les rapports sociaux et politiques entre Grecs et populations indigènes. Le phénomène se répète dans d'autres lieux de culte de la même période et de la même région. C'est le cas, par exemple, du temple d'Apollon *Alaios* près de Crotone [18], d'où viennent deux inscriptions avec mention de sacerdoces en

12. *Kaulonia, Caulonia, Stilida (e oltre). Contributi storici, archeologici e topografici*, II, a cura di M.C.PARRA, *ASNP*, s. IV, Quaderni 17, Pisa 2004 [2007].

13. Les inscriptions grecques connues depuis longtemps de la colonie achéenne se trouvent dans L. DUBOIS, *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce. I. Colonies achéennes*, Genève 2002, p. 171-176.

14. Sur l'histoire du site cf. M. T. IANNELLI, « Monasterace Marina », dans *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, X (Pisa-Napoli 1992), p. 190-217.

15. Cf. M. C. PARRA, « Ancora dal santuario di Punta Stilo, con Paolo Orsi e altri dopo le campagne di scavo 2001-2005 », dans *Kaulonia, Caulonia, Stilida*..., p. 9 sq.

16. Cf. C. AMPOLO, « Iscrizioni greche dal santuario di Punta Stilo », dans : *Kaulonia, Caulonia, Stilida*..., *cit.* p. 47.

17. L'inscription grecque avec le nom d'Aphrodite a été découverte en 2006, l'autre, en osque, en 2007.

18. L'architecture de ce sanctuaire a été examiné par D. MERTENS, « Per l'architettura nel primo ellenismo : il tempio e il santuario di Apollo Aleo a Cirò », dans *Crotone e la sua storia tra IV e III secolo a.C.*, a cura di A.MELE, Napoli 1993, p. 61-80.

osque [19]. De même une dédicace osque à Διου *F*ει *F*ερσορει, probable traduction de Ζεὺς Τροπαῖος [20] est attribuée à un temple de Zeus situé à Vibo, colonie de Locres. Ainsi le sanctuaire de *Kaulonia* est-il le troisième lieu de culte de cette région de la Grande-Grèce où on puisse saisir le passage de la phase grecque à une phase indigène à travers les inscriptions. Cette transition, attestée par l'adoption de la langue osque dans les dédicaces, relève évidemment de changements socio-politiques plutôt que de changements dans les cultes. Autrement dit, l'apparition de la langue indigène dans les sanctuaires des villes de la colonisation grecques n'entame pas la continuité des cultes religieux. Cette continuité nous est révélée par la transposition en osque des noms de divinités grecques ainsi que des titres et des fonctions des prêtres.

La nouvelle inscription fouillée à *Kaulonia* confirme ce stade d'inculturation. Elle consiste en une ligne gravée sur une pierre calcaire, dont la lecture est tout à fait claire *F*εζεις [21]. La pierre, brisée après la dernière lettre, ne permet pas d'établir la longueur originaire de l'inscription et, conséquemment, si cette séquence compose un seul mot ; d'ailleurs, il est fort difficile d'imaginer d'autres alternatives de coupure parmi ces six signes, qui pourraient aboutir à des sens acceptables. En principe, deux possibilités ont été déjà envisagées par l'éditeur de ce texte, notamment *F*εζει Σ et *F*ε ζεισ

La première segmentation possible réduit ce qui pourrait être un génitif à un datif suivi par un mot commençant en sifflante. La seconde nous met en présence d'une abréviation rappelant d'autres inscriptions où figure le même élément initial. Mais cette hypothèse a été justement rejetée par l'éditeur pour des raisons épigraphiques. En effet, les inscriptions caractérisées par l'abréviation *F*ε connues jusqu'à présent sont des timbres sur tuiles [22], sans caractère monumental. En outre, l'abréviation est le plus souvent suivie par un signe de ponctuation [23] (ex : *F*ε Καρ de Rossano di Vaglio et de Tricarico [24]), ce qui ne se retrouve pas dans notre texte. Conséquemment, comme le propose l'éditeur lui-même, s'il y a une relation entre *F*εζεις et l'abréviation *F*ε il faut renverser le rapport. Concrètement, ce serait l'abréviation, dont un exemplaire est attesté à *Kaulonia* même, qu'il faudrait expliquer par *F*εζεις et non pas l'inverse. On n'entrevoit donc pas d'alternative plausible à la lecture *F*εζεις (gén. sg.) ou *F*εζει (dat. sg.). L'éditeur n'a pas hésité à rapprocher cette forme du nom osque *F*ενζηι (dat. sg.) attesté dans le sanctuaire lucanien de Rossano di Vaglio [25] et reconnu depuis longtemps [26] comme nom osque

19. Cf. H. Rix, *Sabellische Texte*, Heidelberg 2002, Lu 23, 24. En ce qui concerne l'interprétation des expressions osques en tant que titres sacerdotaux dans ces textes, voir P. Poccetti, « Lingua e cultura dei *Brettii* », dans *Per un'identità culturale dei Brettii*, a cura di P. Poccetti, Napoli 1988, p. 112-115 et P. Poccetti, « Osco *sereukidimā-*, *sakarakidimā-* », dans *Greco-Latina Brunensia*, *Sborník Praci Filozofické Fakulty Brněnské Univerzity* 6-7, 2002, p. 251-265.

20. Cf. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit.*, Lu 25. Sur l'interprétation du mot, cf. J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg 2000, p. 844, s.u. *F*ερσορει.

21. Cf. C. Ampolo, « Iscrizioni greche... », *cit.*, p. 50 sq.

22. Un recueil des inscriptions contenant *F*ε se trouve dans P. Poccetti, « Un nuovo bollo con leggenda *F*ε dal Bruzio », dans *Tra l'Amato e il Savuto, II, Studi sul Lametino antico e tardo-antico*, a cura di G. De Sensi Sestito, Soveria Mannelli 2000, p. 197-208.

23. Références dans P. Poccetti, « Un nuovo bollo... », *cit.*, p. 198.

24. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit.*, Lu 10.

25. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit.*, Lu 31.

26. Voir C. Koch, « Untersuchungen... », *cit.*, p. 4 ; M. Lejeune, « Vénus romaine... », *cit.* ; M. Lejeune, « *Notes de linguistique italique*, XXII, Caprotina », dans *REL* 45, 1967, p. 214 ; M. Lejeune, *Méfitis d'après les dédicaces lucaniennes de Rossano di Vaglio*, Louvain-La-Neuve 1990, p. 59.

de Vénus associé à celui de Méfitis : *F*ενζηι Μεf[— [27]. Cette interprétation demeure à la fois la plus simple et la plus séduisante. Surtout, elle trouve un soutien formidable dans son contexte archéologique. La mention d'Aphrodite et la présence du culte d'une déesse pratiqué dans ce sanctuaire plaident décidément en ce sens. On met à l'écart la question, qui ici ne nous concerne pas, des relations avec le nom de la divinité osque *Vezkeí*, mentionné dans le Bronze d'Agnone, dont le rapprochement du nom de Vénus avait été proposé par Pisani [28].

Si l'identification de *F*εζεις de *Kaulonia* avec *F*ενζηι de Rossano di Vaglio nous semble la plus vraisemblable, cette interprétation demande à être nuancée, étant donné le nombre assez élevé des théonymes osques, ce qui, en principe, ne permet pas d'exclure qu'on ait ici un nom nouveau. Evidemment, le rapprochement de *F*εζεις et *F*ενζηι sous le dénominateur commun du nom de Vénus est subordonné à l'explication du rapport entre le signe ζ et le digramme νζ. D'un point de départ *Ven*(*e*)*s*-, la sonorité du /s/, notée par ζ, résulterait de l'amuïssement du /*n*/ devant la sifflante à la suite de la chute de la voyelle intérieure. En alternative, on peut considérer le signe ζ comme notant un /s/ sonore. La sonorisation du /s/ intervocalique est bien connue dans l'osque du sud. On la retrouve en Lucanie (notée par ζ en graphie grecque, et *z* en alphabet latin : ειζιδομ au lieu de *ísídum* ; *egmazum* au lieu de *vehianasúm*). Conséquemment, *F*εζεις est aussi susceptible d'être reconduit à un thème **ueso*- ou **uesi*-.

Dans cette hypothèse, un autre théonyme italique est candidat : le nom de *Vesuna* attesté en ombrien et en pays marse [29]. La terminaison de *Vesuna*, identique à celle de *Vacuna*, se retrouve en latin dans les noms des déesses *Bellōna*, *Pomōna*, etc. Mais le même suffixe est commun aussi au lexique, comme, par exemple, dans *matrōna*, *patrōnus*, etc. [30] Comme il se relie à un élément lexical autonome (ainsi *bellum* > *Bellōna* ; *pomum* > *Pomōna* ; *mater* > *matrōna* ; *pater* > *patrōnus*), le théonyme *Vesuna* pourrait avoir à sa base un élément lexical **veso*- ou **vesi*- qui serait maintenant attesté avec *F*εζεις. A la même base onomastique de *Vesuna* est généralement reconduit le nom de la fête osque des *Vesulliais* d'après une analyse morphologique *Ves*-(*e*)*l-ia*- [31]. Mais l'étymologie de cette racine, qui se retrouve à la base du couple *Vesuna* - *Vesulliais* n'est pas claire. Conséquemment une relation entre *Vesuna* (déesse ombrienne), *Vesulliais* (fêtes osques en Campanie) et *F*εζεις (divinité osque du sud) demeure une pure possibilité au point de vue de la morphologie, mais elle ne contribue à éclairer ni l'étymologie ni la fonction de ce groupe onomastique dans les systèmes religieux des populations sabelliques.

Puisque donc *entia non sunt multiplicanda sine necessitate*, le rapprochement immédiat de *F*εζεις avec le nom de divinité féminine *F*ενζηι associé à la déesse *Mefitis* à Rossano di Vaglio, paraît plus simple et, donc, préférable, ce qui s'adapte

27. La reconstruction de la terminaison du nom de la déesse Méfitis est controversé. Ce que la pierre montre est *F*ενζηι Μεf[— d'après les photos et les dessins fournis par M. Lejeune, « *Notes de linguistique italique* », *cit*., p. 215 et M. Lejeune, *Méfitis*..., *cit*. (nº-05). La reconstruction *F*ενζηι Μεfιτι[αι] proposée dans l'édition de H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit*., Lu 31 ne tient compte que d'une des possibilités de restitution de ce texte, lesquelles ont été envisagées par M. Lejeune, *Méfitis*..., *cit*., p. 59.

28. Pour le références voir J. Untermann, *Wörterbuch*, *cit*., 853 s.u. *Vezkeí* et C. Ampolo, *Iscrizioni greche*, cit, p. 51.

29. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit*., VM 3. En outre, dans les Tables ombriennes d'Iguvium : IV 3,6,12, 25. Pour le dossier voir aussi A. Ernout, « *Vacuna*, *Vesuna* » dans *Philologica* II, *cit*., p. 69-74.

30. A ce propos voir H. Rix, « Lat. *patrōnus, matrōna, colōnus, pecūnia* », dans *Indogermanica Europaea*, *Festschrift für W.Meid zum 60 Geburtstag*, Grazer Linguistische Monographien 4, Graz 1989, p. 225-239.

31. J. Untermann, *Wörterbuch*, *cit*., p. 852.

parfaitement au caractère cultuel que suggère le contexte du sanctuaire de *Kaulonia*.

Le rapport de *F*εζειϛ avec *F*ενζηι s'inscrit dans le cadre des traitements différents du groupe consonantique */ns/* en osque. A ce sujet, nous avons consacré une note précédente [32], dont on résume ici les conclusions. Le groupe consonantique */ns/* présente des aboutissements divers qui relèvent des variations sociolinguistiques et stylistiques, dont on trouve des reflets en latin ainsi que dans les langues romanes. L'amuïssement de */n/*, fort répandu, ne se situe pas uniquement aux niveaux 'bas' de la langue. Inversement, le maintien de la consonne ne se borne pas exclusivement aux milieux cultivés. L'amuïssement de */n/* peut s'accompagner de l'allongement de la voyelle qui précède ou de l'allongement de la consonne, ce qui produit également une syllabe longue. La sonorisation de la consonne fricative conséquente (notamment */s/* > [ʃ], notée par le signe ζ) se retrouve tantôt avec trace (au moins graphique) du */n/* (ex. en osque *keenzstur, kenzsur* face à *kenssurineís*), sans le */n/* : c'est le cas, par ex., de la graphie grecque du terme latin *consul* : κόζουλ. Dans le cas du nom de Vénus, le rapport entre *F*εζειϛ et *F*ενζηι suppose un groupe consonantique secondaire, constitué après la chute de la voyelle centrale du thème en *-s* de l'indo-européen **wénH-os*, auquel remonte le latin *Venus*, que l'on comparera avec le substantif neutre véd. *vánas-* [33].

La forme nouvelle *F*εζειϛ est à dater antérieurement au *F*ενζηι de Rossano di Vaglio. En faveur de cette antériorité plaident des raisons et épigraphiques et archéologiques, qui fixent vers la moitié du IV^ème^ siècle av. J.-C. la nouvelle inscription de *Kaulonia*. En outre, la graphie > ει < de la diphtongue précède > ηι < selon l'évolution de la graphie osco-grecque établie par M. Lejeune [34]. Donc, la relation entre *F*εζειϛ et *F*ενζηι pose des problèmes supplémentaires en ce qui concerne l'amuïssement de */n/* devant */s/* par rapport aux données disponibles précédemment.

La différence orthographique pourrait être expliquée de manières diverses. D'un côté, une variante simplement graphique : *F*ενζηι étant étymologique ou cultivée face à *F*εζειϛ qui refléterait la prononciation effective. De même les Romains écrivaient, par exemple, *consul*, *censor*, mais la prononciation de ces mots (au moins dans les milieux non cultivés ou dans la langue informelle) était de très bonne heure *cosul*, *cesor*, comme le montrent les inscriptions et le témoignage de Quintilien (*consules exempta* n *littera legimus*) [35] ainsi que de nombreux autres indices [36]. Dans l'hypothèse d'une restauration graphique, (qu'on songe en outre aux composés latins avec *in-* et *con-* : *insequor*, *consecro*, etc.), il faut se poser la question de savoir quel est le modèle sur lequel la restauration a été bâtie, et une considération plus générale sur l'origine de ce nom en osque s'impose.

De l'autre coté, on a une explication portant exclusivement sur des faits de langue, tels que la différentiation du traitement du groupe consonantique */ns/* à l'intérieur du domaine osque. En ce cas on mettra à l'écart toute distinction d'ordre stylistique, puisqu'il s'agit d'un même nom de divinité attesté dans des contextes

32. Voir P. Poccetti, « *Notes de linguistique italique (N.S.)* 3. L'attestation osque du nom pour « consul » et le traitement de [ns] avec ses reflets latins et romans », dans *REL* 84, 2006 [2007], p. 27-36.

33. Voir en dernier lieu, M. De Vaan, Etymological Dictionary of Latin and other Italic Languages, Leiden 2008, p. 663 ; K. Stüber, *Die primären* s*-Stämme des Indogermanischen*, Wiesbaden 2002, p. 170.

34. M. Lejeune, « Phonologie osque et graphie grecque, I », dans *REA* 72, 1970, p. 271-316 ; M. Lejeune, « Phonologie osque et graphie grecque, II », dans *REA* 74, 1972, p. 5-13.

35. Quint., *Inst.* I 7, 29, dans la traduction fournie par M. Niedermann (*Précis de phonétique historique du latin*, Paris 1959, p. 155) : « en lisant le mot *cōnsulēs* nous supprimons la lettre *n* ».

36. Cf. F. Sommer & R. Pfister, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg 1977,p. 100.

parallèles. On peut envisager une distinction dialectale dans le sens purement diatopique. D'ailleurs le latin ainsi que les langues romanes nous montrent des traitements différenciés de ce même groupe consonantique en ce qui concerne leurs effets sur l'allongement de la voyelle qui précède. La graphie de l'osque en alphabet grec ne nous permet pas de vérifier une différence du traitement de la voyelle précédant /*ns*/ dans le couple *Fεζεις*/*Fενζηι*. De toute façon, un traitement différent n'apporterait rien de nouveau à nos connaissances sur les flottements des voyelles (brèves / longues) dans ce même contexte phonétique (*keenzstur* / *kenzsur* / *kenssurineís*.

Avant d'aborder la question du rapport entre *Fεζεις* et *Fενζηι*, il faut souligner les autres apports de la découverte de *Kaulonia*, dont les conséquences se manifestent aussi dans la langue. L'attestation du nom dans un sanctuaire d'où vient une inscription grecque mentionnant *Aphrodite* suggère un lien entre le culte de la divinité indigène et la déesse hellénique. Vraisemblablement, comme l'a déjà proposé l'éditeur, le nom osque *Fεζεις* remplace le nom grec *Aphrodite*. Il s'agit donc, de la première attestation de la correspondance entre la divinité grecque et le nom osque à rattacher formellement à celui de *Venus* en latin. Dans le milieu latin de la même époque (IV^{ème} siècle), on dispose de la documentation des miroirs de Préneste, qui nous livrent la première mention du théonyme latin dans le parler local (*Venos Diovem Proserpnai*) [37]. L'identification du nom de Vénus avec Aphrodite y est confirmée par l'association à des images se référant au mythe d'Aphrodite et de Perséphone autour d'Adonis [38]. En second lieu la datation même de l'inscription, tout comme le contexte archéologique particulier de l'osque *Kaulonia*, invite à exclure une origine latine du nom de la divinité. En d'autres termes le nom osque ne peut pas être un emprunt au latin *Venus* pour des raisons historiques plutôt que linguistiques.

Cette conclusion a une importance remarquable pas seulement pour l'osque, mais aussi pour le latin. La nouvelle inscription de *Kaulonia* n'atteste pas seulement une divinité osque qui porte le même nom que la Vénus romaine, d'une manière independante de celui-ci, mais aussi le même procédé qui a produit dans le mot sous-jacent le passage du genre neutre au genre animé. La féminisation de la figure de la Vénus osque nous est montrée à la fois par l'association avec une divinité féminine (*Mefitis* : dans la formule *Fενζηι* Mεf[— attesté dans le sanctuaire de Rossano) et indirectement à *Kaulonia* par sa présence dans un sanctuaire caractérisé par le culte d'une grande désse. Le changement de genre grammatical, qui a semblé étrange et frappant en latin [39], est partagé par l'osque.

La thèse de R. Schilling, reprise par M. Lejeune [40], insistait sur l'origine romaine de la figure et du culte de Vénus qui aurait rayonné en pays osque. Cette thèse, acceptée dans le dictionnaire de J. Untermann [41], pouvait s'appuyer sur le seul témoignage de *Fενζηι* dans le sanctuaire de Rossano grâce à sa datation plus

37. CIL I^2 558 e add. 904 = ILLRP 1203.

38. Pour les détails voir A. Franchi De Bellis, « Specchi prenestini iscritti (*CIL* I^2 551, 553, 558) », dans *Studi Urbinati (scienze umane e sociali)*, 71-72, 2001-2002, p. 349 sq.

39. Voir, par ex., A. Meillet, dans *CRAI* 1929, p. 333, qui parle de « fait unique » ; A. Ernout, « *Venus*, *venia*, *cupido*, *cit*. p. 86 qui rappelle que « le cas n'est pas unique » en alléguant l'exemple de *cupido* (qui concerne le passage du féminin au masculin), « mais aucun cas n'est aussi clair que celui de *venus* » ; C. Koch, « Untersuchungen... », *cit*. p. 1 : « Das Wort *Venus* besass, war es ein Neutrum, von Hause aus nicht die Voraussetzung und damit auch nicht die Tendenz, zum Eigennamen einer Person zu werden » ; K. Stüber, *Die primären* s-*Stämme*..., *cit*., p. 171 « Die Verwendung des ursprünglichen Neutrums *Venus* als Name einer weiblichen Gottheit und der damit verbundene Genuswechsel ist zwar innerhalb des Latinischen singulär ».

40. M. Lejeune, « Vénus romaine... », *cit*.

41. J. Untermann, *Wörterbuch*, *cit*., p. 837.

récente (III-II^{ème} siècle). La découverte d'une inscription latine, restituée *Ven(eri) V<t>ian<ae>* [42], où *Venus* présente l'attribut assigné à *Mefitis* dans le même endroit, donnait l'impression que la Vénus romaine allait remplacer la divinité indigène *Mefitis* dans le culte du sanctuaire lucanien. La première étape de cette substitution était identifiée dans la formule *Fενζηι Μεf*[— montrant l'association de Vénus et de Méfitis. Tout cela semblait renforcer l'hypothèse du rayonnement romain du culte de Vénus. Ce serait Vénus, emprunté de l'osque au latin, qui aurait pris la place des divinités indigènes à travers un procédé de syncrétisme.

M. Lejeune était par ailleurs conscient de la difficulté soulevée par un tel emprunt de l'osque au latin. Une datation récente de l'emprunt (fixée par lui-même au II^{ème} siècle av. J.-C.) [43] contraste avec l'absence du rhotacisme, dont la notation en latin est reconnue deux siècles avant. Comme solution, il proposait l'existence d'un neutre parallèle à l'élément lexical *uenus*, issu de l'indo-européen, qui serait passé à la catégorie du genre animé d'après le modèle du couple latin *uenus* : *Venus*. En revanche Pisani et Radke ont daté l'emprunt au latin antérieurement au rhotacisme et à la syncope des syllabes intérieures [44]. La même question se posait à ce moment-là pour le messapien *Venas*, dont on disposait de très peu de témoignages. Pour le messapien M. Lejeune avait supposé un emprunt direct au latin ou bien un emprunt indirect à travers l'osque de la Lucanie [45].

En ce qui concerne l'osque et le messapien, le problème est plus compliqué par la présence de deux noms de déesses qui recouvrent les fonctions de la Vénus romaine en se superposant à elle : *Aprodita* en messapien, sans doute emprunté au théonyme grec [46], et *Herentas* en osque, formation comparable aux substantifs *uoluntas* et *uoluptas* latins, exprimant le sens de 'plaisir, désir'. L'identification de l'osque *Herentas* avec la Vénus romaine nous est assurée par l'attribution d'une même épithète, *(H)erycina* dans plusieurs inscriptions latines en Sicile, en Campanie [47] et en Lucanie [48], parallèle à l'osque *Herentas Herukina* attestée à *Herculaneum* [49]. En outre le titre de *sacracrix Herentatia* « prêtresse de Vénus », attesté en pays marrucin [50], correspond à celui de *sacerdos Veneris* en latin et à *tabara Aprodita* en messapien [51]. L'épithète est dérivée du nom de la ville d'*Eryx* en Sicile, où se situait un lieu de culte très renommé de la phénicienne Astarté, assimilée à l'Aphrodite grecque [52]. Cet attribut commun reflète le syncrétisme des grandes divinités féminines, qui partagent des caractères communs : l'Astarté des Phéniciens, l'Aphrodite des Grecs, l'*Herentas* des Osques et la Vénus des Romains. Mais de quelle époque date ce syncrétisme, en particulier en ce qui concerne la Vénus romaine et l'*Herentas* osque ? La documentation épigraphique, qui n'est pas antérieure au II^{ème} siècle av. J.-C., semble dessiner un réseau qui relie plus directement Sicile et Campanie à travers des itinéraires maritimes : en effet elle se distri-

42. M. Lejeune, *Méfitis...*, *cit.*, n° 04 bis et p. 61.
43. M. Lejeune, « *Notes de linguistique italique...* », *cit.*, p. 217.
44. Pour les références, voir J. Untermann, *Wörterbuch*, *cit.*
45. M. Lejeune, « Vénus romaine... », *cit.*, p. 394.
46. Cf. R. Giacomelli, *I grecismi del messapico*, Brescia 1979, p. 26-28.
47. CIL I^2 2227 (Puteoli), 2221, 2222, 2223 (Eryx), 2224 (Syracuse, d'après la restitution de Mommsen).
48. CIL X 134 de Potentia, où est attesté aussi le culte de *Mefitis*.
49. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit.*, Cm 10.
50. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit.*, MV 6.
51. A ce sujet, voir C. De Simone, « Su *tabaras* (femm *-a*) e la diffusione di culti misteriosofici nella Messapia », dans *Studi Etruschi* 50, 1982, pp. 177-197 et P. Poccetti, « La diffusione di dottrine misteriche e sapienziali nelle culture indigene dell'Italia antica : appunti per un dossier », dans *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell'antichità*, Atti dei seminari napoletani 1996-1998, Napoli 2000, p. 92-126.
52. Cf. G. Martorana, F. Angelini, N. Cusumano & R. Greco, *Dizionario dei culti e miti nella Sicilia antica*, I.*Fonti Letterarie*, Palermo 1996, p. 58.

bue dans des endroits qui sont près de la mer [53]. La *Venus* (*H*)*erycina* de Potentia en Lucanie est en relation avec la Vénus de Pompéi sous le dénominateur commun du culte de *Mefitis*, qui relie les deux sites, comme l'a montré F. Coarelli [54]. À Rome les traces du culte de *Venus* (*H*)*erucina* ne remontent qu'à l'époque de la Deuxième Guerre punique. En outre, la relation entre la fête des *Vinalia* (du 23 avril) et ce culte, qui s'est fixée au début du IIème siècle, comme l'a observé G. Wissowa, relève d'un faux rapprochement du nom de *Vinalia* de celui de *Venus* (au lieu de *Juppiter*) [55].

Plus largement, le problème de l'origine du culte de Vénus à Rome, qui se pose à la fois au niveau de la langue et à celui de la religion, demeure encore ouvert [56]. Le traité de Wissowa sur la religion romaine s'ouvre par la référence aux informations anciennes de Cincius et de Varron, qui refusaient de reconduire le nom du mois d'avril au nom d'*Aphrodite*, parce qu'ils ne trouvaient aucune mention ni d'Aphrodite ni de Vénus dans les documents archaïques : *Cincio etiam Varro consentit adfirmans nomen Veneris ne sub regibus quidem apud Romanos uel Latinum uel Graecum fuisse et ideo non potuisse mensem a Venere nominari* [57]. Plus explicitement Varron déclare à propos de l'origine du nom du mois d'avril : *secundus, ut Fulvius scribit et Iunius a Venere, quod ea sit Aphrodite ; cuius nomen ego antiquis litteris quos nusquam inueni, magis puto dictum, quod uer omnia aperit Aprilem* [58]. En dépit de ces témoignages, Wissowa s'était orienté vers l'existence d'une déesse précédant l'introduction du culte grec d'*Aphrodite* dans la religion romaine, mais qui se serait caractérisée par la floraison dans la nature [59]. Cependant il n'a donné aucune réponse à la question de savoir de quel nom elle était appelée.

La thèse de Schilling, qui visait à critiquer la représentation de Vénus comme déesse de la nature, a insisté sur les racines romaines de son culte, y compris sa dénomination. Le rapport entre le nom de la déesse et la famille lexicale qui comprend les mots *uenus, uenustus, uenenum, ueneror, uenia* avaient suscité la réaction d'A. Ernout, qui distinguait à travers les sources littéraires les valeurs originelles de l'élément lexical *uenus* et les emplois métaphoriques du nom propre *Venus*, lesquels se développent sur les thèmes de « séduction » et de « plaisir amoureux ». Dans une zone sémantique moins claire par rapport au nom de Vénus se placent *uenenum, ueneror, uenia*, dont l'origine religieuse lui apparaît assez incertaine. Significativement au sujet de ce mot, le dictionnaire d'Ernout et Meillet, à la différence de Schilling, est très prudent en ce qui concerne leurs liens avec le nom de Vénus.

53. CIL I^2 2227 (Puteoli), 2221, 2222, 2223 (Eryx), 2224 (Syracuse, d'après la restauration de Mommsen), outre *Herculaneum* en osque. La seule exception semble la *Venus Herucina* de Potentia (CIL X 134).

54. F. Coarelli, « Il culto di Mefitis in Campania e a Roma », dans *I culti della Campania antica*, Atti del Convegno Internazionale di Studi in ricordo di Nazarena Valenza Mele (Napoli, 15-17 maggio 1995), Roma 1998, p. 184-190.

55. G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, München 1912, p. 290 : « was der falschen Ansicht, dass die Vinalia nicht dem Juppiter, sondern der Venus zugehörten, weitere stützen zu geben schien ».

56. Comme le synthétise tout récemment l'article *Venus* dans *der Neue Pauly* : « Ursprung und frühe Geschichte des röm.V.-Kultes sind ungewiss ».

57. *GRF* 355, 409 Funaioli = Macr. I 12, 13.

58. Varro, *L.L.* VI 33. La solution proposée par E. Benveniste, « Trois étymologies latines », dans *BSL* 32, 1931, p. 68-74, de dériver le nom du mois d'avril d'une variante Ἀφρώ du nom d'Aphrodite, n'est pas convaincante.

59. G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, *cit*., p. 289 : « auf der anderen Seite aber beweist der echt italische Name, dass schon vor der Rezeption des griechischen Aphroditedienstes unter dieser Bezeichnung eine einheimische Göttin in Rom Verehrung gefunden hatte. Dieser name bezog sich [...] zunächst appellativisch auf den Reiz und die Blüte in der Natur, dann auf die in diesen Dingen waltende Göttin, die sich dem praktischen Sinne des Römers zu einer Schützerin der Gärten und des Gemüsebaues spezifizierte ».

Du point de vue de la reconstruction d'une racine unitaire, à laquelle se rameneraient les éléments lexicaux du latin et le nom de Vénus, M. Lejeune avait justement rappelé que « aussi longtemps que la démonstration se circonscrit (et elle doit le faire) à un *mot* indo-européen du vocabulaire religieux (**wen-es-*), elle est rigoureuse et probante. Mais dès que l'enquête outrepasse cette limite et invoque une *racine* **wen-*, elle perd, du coup, toute rigueur » [60]. À la suite de ces remarques G. Devoto a déployé une liste de racines homophones de **wen-*, qui ont des aboutissements différents dans des langues diverses [61]. Conséquemment toute formation qui ne coincide pas exactement avec le thème nominal **wenos- / wenes-* risque d'être assujettie à une interprétation imprécise ou subjective. La seule forme qui corresponde à la qualité requise est *vánas*, attesté par un seul passage védique (*RV* X 72,1) ainsi que dans des composés (*gírvanaḥ* et *yajñávanaḥ*).

Une hypothèse différente sur l'origine de la Vénus romaine a été formulée (dès l'époque du livre de Schilling) par C. Koch dans un travail [62] paru simultanément avec l'article qu'il a rédigé pour la *Realencyclopaedie* de Pauly-Wissowa [63]. Il mettait en relief les indices convergents vers l'introduction du culte de Vénus à Rome à l'époque allant des guerres samnites et la Deuxième Guerre punique, où les populations de l'Italie du sud auraient joué un rôle important. À son avis, l'attestation de *Fενζηι* dans le sanctuaire de Rossano di Vaglio témoignerait elle-même de l'existence autonome du nom de la divinité en osque. Concrètement, l'Aphrodite grecque serait arrivée à Rome à travers les milieux osques de la Campanie et du Samnium, où elle a pris le nom de *Venus* [64]. Ce serait grâce à cette impulsion de l'extérieur que du mot neutre de l'indo-européen hérité par le latin s'est chargé du nom féminin de la divinité [65]. L'idée de Koch n'a pas échappé aux critiques de Schilling, qui estimait invraisemblable le changement du nom grec, parce qu' « on ne voit pas une déesse anthropomorphique se muer en un neutre » [66]. Mais, ce qui demeure au cœur du problème c'est l'explication de la coexistence en latin d'un neutre *uenus* (avec son correspondant exacte en védique *vánas*) et du nom de la déesse *Venus* appartenant au genre animé. D'autres phénomènes semblables, qu'on mentionne, ne sont pas parfaitement parallèles [67].

Plus récemment, la question du nom de Vénus a été réouverte par la publication des textes messapiens de la *Grotta della Poesia*. Le dossier de ce lieu de culte nous a dévoilé nombre de dédicaces à *Venas* qui nous confirment la position spéciale de cette divinité dans le panthéon des Messapiens, ce qui indique, comme l'avait déjà suggéré C. De Simone [68], son existence indépendamment de l'influence romaine ainsi que de celle de l'osque. Dans les textes messapiens *Venas* figure tantôt seule tantôt en association soit à *Zis*, identifié avec Zeus, soit à une divinité

60. Citation de M. Lejeune, « Vénus romaine... », *cit.*, p. 387.

61. Cf. G. Devoto, *La famiglia di* Venus, *cit.*

62. Cf. C. Koch, « Untersuchungen... », *cit.*

63. C. Koch, *Venus*, PWRE VIII A 1 (1955), c. 838 sq.

64. Cf. C. Koch, « Untersuchungen... », *cit.*, p. 31 : « Der Zuzug nach Latium kam jetzt mit hoher Wahrscheinlichkeit aus dem samnitisch-campanischen Raum, wo, ungewiss um wieviel früher, die Umbenennung der Göttin in *Venus* zustande gekommen sein mag ».

65. Cf. C. Koch, « Untersuchungen... », *cit.*, p. 1 : « man wir also an Impulse von Aussen denken dürfen, die den Vorgang ausgelöst haben ».

66. Citation de R. Schilling, « Les origines... », *cit.*, p. 308.

67. Par ex., A. Ernout, « *Venus, venia, cupido* », *cit.*, p. 87 mentionne les cas de *cupido* (féminin ou masculin *Cupido*), et de *Ceres* et *Tellus* comme anciens neutres. K. Stüber, *Die primären* s-*Stämme...*, *cit.*, p. 170 évoque le nom indo-européen de l'aurore. Une autre solution a été suggérée par A. Christol, *Des mots et des mythes*, Rouen-Le Havre 2008, p. 74 : « on peut se demander si *Venus* n'est pas plutot un ancien adjectif **uénos* 'qui possède le *uénos*' épithète divin devenu nom de divinité ».

68. C. De Simone, « Iscrizioni messapiche della Grotta della Poesia », dans *ASNP* s.III, 18, 2, 1988, p. 325-415.

plus spécifique de la religion messapienne, appelée *Toutor*. C. De Simone a souligné l'importance de ces couples, qui s'inscrivent dans une propriété commune aux religions de l'Italie ancienne, que K. Kerényi a appelée « Götterverbindungen » [69]. Cette caractéristique consiste en des associations de couples de divinités liés ou par asyndète (par ex. mess. *Zis Venas* ; ombr. *Puemune Pupřike Vesune Puemunes Pupřikes* ; étr. *Turms Aitas*) ou par un élément de coordination (ex. ombr. *Puemune Pupřike et Vesune Puemunes Pupřikes* ; mars. *Vesune Erinie et Erinie patre*) ou par la détermination d'un adjectif (ex. ombr. *Tefro-Iovio-* ; osq. Μαμερτει Μεfιτανοι ; *Hereklúí Kerríiúí* ; lat. *Herie Martia*) ou d'un génitif (ex. lat. *Nerio Martis* ; étr. Θ*esan Tinś*).

Dans le cas de Vénus, cette tendance à l'association avec d'autres divinités apparaît plus prononcée et poussée, ce qui n'est pas sans conséquences en ce qui concerne la physionomie de son culte, comme l'on verra plus loin.

A l'issue d'un autre parcours, F. Coarelli [70] a constaté les affinités des cultes de *Mefitis* et de *Venus* en Campanie, en Lucanie et à Rome. Les liens communs de ces divinités avec Jupiter sont révélés par l'appellation *Venus Iovia* dans les inscriptions latines de Campanie [71] et par l'association de Méfitis et de Juppiter dans les dédicaces osques de Rossano di Vaglio [72]. En outre, Méfitis et Vénus partagent deux épithètes spécifiques : l'un est *Fisica* (attribué à *Mefitis* en Lucanie [73] et à *Venus* à Pompéi [74]), l'autre est *Vtiana* (attribué aux deux divinités en Lucanie) [75]. De ces données F. Coarelli a pris son parti en faveur de l'introduction des deux divinités à Rome du pays osque à la suite des guerres contre les Samnites (première moitié du III^{ème} siècle av. J.-C.).

D'après les conclusions de F. Coarelli et les données nouvelles des inscriptions messapiennes, tout récemment A.L. Prosdocimi a développé une idée déjà esquissée par lui-même en 1989 [76] sur la diffusion 'italique' de la racine **wenH-* [77], reflétée par le théonyme en latin, en osque et en messapien, auquel il rattache aussi le nom des Vénètes [78]. A son avis, le dossier 'italique' dans son entier invite à exclure à l'origine de cette base lexicale une valeur de « désir, plaisir (amoureux ou sexuel) », qui se serait développée secondairement. Par là, il attribue à cette racine une valeur qui porte plutôt sur les aspects juridiques et institutionnels [79] déjà proposés par G. Devoto. C'est dans cette perspective qu'il inscrit l'explication de

69. K. Kerényi, « Altitalische Götterverbindungen », dans *Studi e Materiali di Storia delle religioni* 9, 1933, p. 17-28. La même propriété a été soulignée aussi par K. Latte, « Ueber eine Eigentümlichkeit der italischen Göttervorstellung », dans *Archiv für Religionswiss.* 24, 1926-27, p. 244-258 ; G.Devoto, « Il pantheon di Agnone '', dans *Studi Etruschi* 35, 1967, p. 179-197 ; C. De Simone, « Dénominations divines étrusques binaires : considérations préliminaires », dans *Les Étrusques les plus religieux des hommes*, XII^{e} rencontre de l'École du Louvre, Paris 1997, p. 185-203.

70. F. Coarelli, « Il culto di Mefitis... », *cit.*, p. 184 sq.

71. CIL X 3776 (Capua) ; 1207 (Abella). Voir aussi F. Coarelli, « *Venus Iovia*, *Venus Libitina*. Il santuario del Fondo Patturelli a Capua », dans *L'incidenza dell'antico. Studi in memoria di Ettore Lepore*, I, Napoli 1995, p. 379.

72. Cf. M. Lejeune, *Méfitis...*, *cit.*, p. 56.

73. CIL X 203.

74. CIL IX 1620 ; X 928 : Cf. M. Lejeune, *Méfitis...*, *cit.*, p. 61, F. Coarelli, « Il culto di Mefitis... », *cit.*, p. 186 sq.

75. Cf. M. Lejeune, *Méfitis...*, *cit.*, p. 36. Sur les interprétations de cet attribut, cf. F. Coarelli, « Il culto di Mefitis... », *cit.*, p. 186 sq.

76. A. L. Prosdocimi, « Le religioni degli Italici », dans *Italia omnium terrarum parens*, a cura di G. Pugliese Carratelli, Milano 1989, p. 532.

77. Cf. *Lexikon der Indogermanischen Verben*, Hrsg.H. Rix, Wiesbaden 2001, p. 682 : **wenH-* 'liebgewinnen'.

78. A. L. Prosdocimi, « Mefite tra Ansanto... », *cit.*, p. 91-128.

79. A. L. Prosdocimi, « Mefite tra Ansanto... », *cit.*, p. 113 : « si può dimostrare che **wenos* è della sfera semantica del lessico istituzionale, specificamente per i rapporti giuridici 'nazionali' e 'sovranazionali'. »

l'épithète de (*Venus* et *Mefitis*) *Fisica* (issu de **bhidh-ti-* appartenant à la même racine que *fides*, πίστις, etc.) et du nom des Vénètes, reconduit à une formation **weneto-* avec la signification de « soudé par des liens sociaux » [80].

Quoi qu'il en soit en ce qui concerne les enjeux sémantiques connexes à la racine **wenH-*, on insistera ici sur les contributions apportées par l'inscription osque de *Kaulonia* avec *Fεζεις* qui demeurent hors de toute discussion. La donnée nouvelle apporte une confirmation indubitable de l'existence d'une divinité indigène en pays osque du sud partageant le nom de la romaine *Venus* indépendamment de toute influence. Dans ce contexte, ce nom recouvre (au moins en partie) le culte d'Aphrodite, qui est attesté sur place. Les attestations indigènes disponibles jusqu'à présent dessinent une diffusion de ce nom dans les régions les plus méridionales de la Péninsule : Lucanie, *ager Bruttius* (en osque) ; Apulie (en messapien) [81]. En Campanie, le nom issu de **wénH-os* n'est pas attesté par les inscriptions indigènes, mais cette région est impliquée par d'autres témoignages du culte de Vénus dans l'épigraphie et osque et latine. On y trouve *Herentas* (en osque) et *Venus* (en latin), les deux en syncrétisme avec l'Aphrodite vénérée à Eryx. En même temps, *Venus* y figure en syncrétisme avec *Mefitis*, avec laquelle la déesse partage l'appellation de *Fisica*. En osque, l'attestation du nom issu de la racine **wenH-* précède d'environ deux siècles celle du nom de *Herentas*. Cette antériorité ne relève vraisemblablement pas du hasard. Le document nouveau de *Kaulonia* (IV^{ème} siècle) montre que c'est le nom *Fεζεις* qui se superpose au culte grec d'Aphrodite et non pas celui de *Herentas*, qui apparaît plus tard (II^{ème} siècle). Ce décalage chronologique est au reste cohérent avec l'histoire des deux noms, qu'on peut reconstruire à travers la comparaison. A la différence de *Venus*, qui représente une formation primaire (tème en *-s*), comparable à celles d'autres langues, avec un correspondant exacte en védique (*vánas-*), *Herentas* se présente comme une formation abstraite, secondaire, en parallèle avec les dérivations latines à suffixe *-tāt-* (telles que *voluntas*, *libertas*, etc.), à partir d'éléments verbaux ou nominaux. Dans le cas d'*Herentas* la base lexicale (la racine **gher-*) s'inscrit dans la sphère sémantique « désirer, avoir plaisir » [82], d'où est issu son emploi courant comme verbe modal de 'volonté' en osque et en ombrien [83].

C'est cette création lexicale plus récente qui semble reproduire en osque le modèle du nom latin de Vénus, auquel le sens de « plaisir, désir, appétit (amoureux ou sexuel) » est strictement connexe de l'époque de Plaute. D'autre part, il n'y aurait eu aucune raison de créer en osque un doublet d'un nom de la divinité pour exprimer la valeur de « plaisir, désir, appétit (amoureux ou sexuel) », si celle-ci était déjà manifestée par le nom issu de la racine **wénH-os* existant en osque.

Un problème parallèle se pose pour le messapien, où à côté de la divinité indigène *Venas* s'est inséré l'emprunt au grec *Aprodita*. On a l'impression qu'à un moment donné dans la religion osque et dans la religion messapienne est née l'exigence de faire appel à un nom issu d'un modèle extérieur (un emprunt au grec

80. A. L. Prosdocimi, « Mefite tra Ansanto... », *cit.*, p. 113 : « **Weneto-* 'legato da vincoli sociali (di tipo *wenos* / wenes') ».

81. On peut songer à rapprocher du nom de Vénus, dans un autre domaine de l'onomastique, le toponyme *Venusia*, de la patrie d'Horace à la frontière entre Lucanie et Apulie, d'après la définition que le poète donne de lui-même : *Lucanus an Apulus anceps* (Hor., *Sat.* II 1, 34). Mais la présence d'autres toponymes locaux, où l'on peut isoler le même suffixe, tels que *Genusia*, *Bandusia*, *Canusium*, ne permet rien d'autre que l'identification d'une racine **wenH-*, déjà connue. Sur le toponyme voir aussi : H. Krahe, « Die Ortsnamen des antiken Apulien und Calabrien », dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung* 5, 1929, p. 147 ; G. Devoto, « *Protolatini* », dans *Studi Etruschi* 16, 1942, p. 412 (réimpr. dans *Scritti Minori*, II, Firenze 1967, p. 323).

82. Cf. *Lexikon der Indogermanischen Verben*, *cit.*, p. 176 : 1**gher-* 'Gefallen finden, begehren'.

83. J. Untermann, *Wörterbuch*, *cit.*, p. 321 sq.

en messapien, un calque sémantique d'après le latin en osque). Ces dénominations n'ont pas mis à l'écart le nom issu de **wénH-os* hérité de l'indo-européen, comme le montre la mention de *Fενζηι* dans le sanctuaire lucanien de Rossano au II[ème] siècle. L'introduction de ces noms nouveaux semble ne servir à rien d'autre qu'à caractériser certains traits de la déesse qui n'étaient pas présents dans les avatars de **wénH-os*, formation primaire en *-s*, continuée par le latin, l'osque et le messapien indépendamment les uns des autres. Les traits connexes aux dénominations nouvelles appartiennent à l'Aphrodite hellénistique. Vraisemblablement ces faits ne sont pas indépendants du procédé qui a amené à marquer la figure de la Vénus romaine dans le sens de « désir, appétit amoureux », en tant que déesse spécialisée dans la « séduction ».

À la diffèrence des milieux osque et messapien, qui ont adopté un nom nouveau, à Rome la dénomination de l'Aphrodite grecque en tant que personification du « charme » et de la « grâce féminine » a été liée à la valeur « plaisir, désir » que le mot hérité de l'indo-européen **wénH-os* possédait déjà. Le choix du neutre **wénH-os* et son passage au genre animé ont été probablement conditionnés par la présence d'une divinité homonyme, associée de très bonne heure à la figure d'Aphrodite dans les religions des populations de l'Italie du sud. Toutefois, cette figure divine était beaucoup plus complexe que la simple personification du « désir amoureux » ou de la « séduction », comme le montrent la documentation de l'osque et la figure de la Vénus romaine. Conséquemment, la caractérisation 'aphrodisiaque' de la Vénus romaine ne peut que se situer, comme l'avait supposé C. Koch, à l'époque de l'expansion de Rome dans le sud de la Péninsule (début III[ème] siècle av. J.-C.). Cette caractérisation du culte de Vénus est le résultat d'une convergence entre les religions italiques qui se réalise par des moyens linguistiques différents : l'osque et le messapien ont adopté d'autres dénominations (respectivement *Herentas* et *Aprodita*) ; la spécificité romaine qui, à la différence des milieux osque et messapien, n'a pas distingué à travers les dénominations les attributions 'aphrodisiaques' d'autres fonctions reservées aux avatars de **wénH-os*, se reflète dans la complexité de la figure de Vénus à Rome. Son nom unique y désigne une divinité à plusieurs visages, où se conjuguent des aspects qui sont apparemment en contraste entre eux. A Vénus se ramènent les fonctions connexes à la vie et à la mort (manifestées par les attributs de *Venus Iovia* et de *Venus Libitina*) [84], mais aussi tout effort visant à l'accomplissement d'un vœu, d'une aspiration, d'un désir. Ces activités peuvent aboutir à la conquête ou l'établissement d'un 'pouvoir' à travers des entreprises périlleuses y comprise la guerre. C'est le rôle que Vénus joue dans l'épopée de l'Enéide et dans l'idéal politique de la *gens Iulia* [85]. Ces fonctions s'adaptent mieux à la valeur plus générale « désir, aspiration » qu'à une signification spécialisée « désir, appétit, charme amoureux ». Le rôle central de la divinité dont le nom est issu de **wénH-os* dans les religions italiques est cohérent avec les fonctions complexes de la Vénus romaines. Il est difficile d'expliquer ces fonctions à partir d'une valeur restreinte au sens amoureux ou sexuel.

La comparaison en ce qui concerne le mot **wénH-os* dans le domaine indo-européen contribue à expliquer un trait caractérisant cette figure divine dans le religions de l'Italie ancienne. Comme l'on a rappelé ci-dessus, la propriété la plus saisissante de la déesse manifestée par les témoignages italiques est sa tendance à l'association ou au syncrétisme avec d'autres figures centrales du panthéon indigène (Iuppiter, Méfitis, Cérès). Le mot *vánas*, correspondant exacte de *Venus*, dans le passage védique qui l'atteste, fonctionne vraisemblablement comme un attribut

84. Sur ces fonctions, voir F. Coarelli, « Venus Iovia, Venus... », *cit*.
85. Cf. R. Schilling, *Venere*, dans *Enciclopedia Vergiliana* V, Roma 1990, p. 478-482.

d'une divinité non nommée, mais à identifier avec l'Aurore, *Usas* (< *$h_2$áusōs*) [86]. Du fait que l'Aurore, dans la culture indienne, se caractérise aussi comme déesse de l'amour (*Liebesgöttin*), G. Dunkel a attribué à *vánas* dans ce contexte le sens spécifique d'« appétit amoureux » (*Liebreiz*). Il pensait retrouver ainsi une correspondance védique de la fonction de la Vénus romaine, qui en indiquerait la nature archaïque.

Toutefois un attribut avec le sens de « appétit amoureux » se référant à une déesse de l'amour ne représenterait qu'une répetition d'un même concept. La valeur attribuée au mot védique se fonde sur une des fonctions reconnues à la Vénus romaine, notamment l'« appétit amoureux » (*Liebreiz*). Si l'on admet que cette attribution de la figure de Vénus italique n'est qu'un développement secondaire, consécutif à la rencontre avec *Aphrodite* hellénistique, la valeur attribuée au mot *vánas* dans le contexte védique perd sa force. En revanche, une signification plus générale de « désir, plaisir » (pas seulement ou forcément 'amoureux') du mot *vánas*, qui est cohérent avec les sens de la famille lexicale du verbe *vanóti* ('*begehren, erstreben, erlangen*') [87], s'adapte parfaitement au texte védique. C'est le « désir » ou le « plaisir » d'une bonne journée qui peut accompagner, ou qu'on peut souhaiter à l'Aurore de chaque jour.

Ce qui fonctionne comme attribut d'une divinité dans le contexte védique devient une figure divine dans les religions dans l'Italie ancienne. La documentation 'italique' de Vénus, dans une certaine mesure, développe la propriété de l'ancien mot, celle d'un emploi comme attribut : c'est ce qui nous est montrée par la tendance de la Vénus italique à l'association en couple ou au syncrétisme avec d'autres divinités du panthéon local. La tendance à s'associer avec des divinités féminines a occasionné de très bonne heure le passage du genre inanimé au genre animé, attesté d'une manière parallèle par le latin et par l'osque. Donc, le parallélisme strict entre le védique et les langues italiques ne réside pas seulement dans l'aspect formel, mais aussi dans l'emploi du mot indo-européen, qui est devenu, en Italie ancienne, un nom divin.

6. Le nord picénien : état de la question à la lumière de la réédition d'une lamelle en plomb de Dodone, par Éric Lhôte, Université de Lille 3.

A La grande stèle de Novilara [1] a conduit les premiers savants qui s'y sont intéressés à poser l'existence d'une langue jusqu'alors inconnue, écrite dans l'Antiquité dans le nord du Picenum, et distincte de la langue connue dans le sud du Picenum : cette dernière, attestée par quelques inscriptions, est clairement indo-européenne et italique. Il est évident que la langue de la stèle de Novilara n'a aucun rapport avec le sud-picénien, d'où le nom de nord-picénien qui lui a été donné. L. Agostiniani [2] a utilement, et avec un esprit critique remarquable, fait le point sur la question du nord-picénien. Sa conclusion est que, à l'exception du fragment n° 1, qui provient de la fouille de la nécropole de Novilara, et qui n'est guère exploitable, compte tenu de sa brièveté et des incertitudes de la lecture, il y a des chances que les trois autres inscriptions soient des faux.

86. Cf. G. Dunkel, « Vater Himmel Gattin », dans *Die Sprache* 34, 1988, p. 8-11.

87. Cf. M. Mayrhofer, Kurzgefasstes Etymologisches Wörterbuch des Altindischen, Heidelberg 1956-, s.u. *vanóti*.

1. Cf. le fac similé produit ci-dessous n° 2.

2. « Le iscrizioni di Novilara », dans *Piceni, Popolo d'Europa*, Rome 1999, p. 139-142, et « Le iscrizioni di Novilara », dans *I Piceni e l'Italia Medio-Adriatica, Atti del XXII Convegno di Studi Etruschi ed Italici, 2000*, Pise-Rome 2003, p. 115-125.

Or j'ai eu la chance d'avoir à rééditer [3] un texte de Dodone, passé jusqu'à présent inaperçu, et qui, presque indubitablement, est aussi écrit en nord-picénien, ou du moins dans une langue fort proche. Il s'agit d'une lamelle en plomb, du même type archéologique que les lamelles oraculaires trouvées à Dodone. Ce document, d'une longueur de 5 cm et d'une hauteur de 2 cm, a été trouvé lors des fouilles régulières de Dodone par D. Évangélidis en 1935, et publié dans les *Epeirotika Chronika*. Il devrait se trouver aujourd'hui dans les réserves du Musée de Jannina, mais, lors de ma visite, je n'ai pas pu y avoir accès, pour des raisons que j'ignore, mais sur lesquelles je peux formuler diverses hypothèses [4]. La gravure, dextroverse, est serpentine, particularité que l'on observe dans une seule autre lamelle, *LOD* n° 77, inscrite en grec, comme toutes les autres lamelles oraculaires, et datable de *ca* 550-500. D. Évangélidis se contente de fournir un fac-similé de l'inscription, sans chercher à l'interpréter : il ne soupçonne pas que l'inscription puisse être rédigée dans une langue autre que le grec, ce qui, de fait, est un cas unique à Dodone. La lamelle, comme nous l'avons montré, est gravée dans l'alphabet local de Dodone, de type chalcidien, distinct de l'alphabet corinthien. Elle est datable de *ca* 425-400. Ce qui nous a amené à rapprocher ce texte, bien lisible mais totalement obscur, des documents en nord-picénien, c'est la séquence ΓAAPEN, qui n'a de parallèle que dans le mot *gaares* de la stèle de Novilara (l. 1) : nous avons montré [5] qu'il existe moins d'une chance sur 442 368 pour que le rapprochement *gaares* / AAPEN entre la stèle et la lamelle soit fortuit, (calcul vérifié par des mathématiciens) !

B Il convient donc de prendre en compte l'ensemble du dossier épigraphique, tel qu'il se présente aujourd'hui, ce que nous ferons ici en reprenant la numérotation des 4 inscriptions étudiées par L. Agostiniani en 1999, à laquelle on ajoutera un n° 5 = *LOD* n° 164.

n° 1. (= Agostiniani 1999 n° 1 + 2003 p. 116) Fragment de stèle, probablement funéraire, conservé au Museo Oliveriano de Pesaro. Provient de la fouille de la nécropole de Novilara. Inscription sinistroverse. Seule est conservée la moitié gauche de deux lignes. Les lettres de la première ligne sont à peu près deux fois plus grandes que celles de la seconde. Pas de traces de ponctuation. Alphabet de type étrusque septentrional [6]. *ca* 610-590 av.

]úpes
]mṛeΣ̣vẹaṭ

Notes critiques. úpes ou *lpes*. *ve* plutôt que *ev* ou *ee*. Toutes les lettres de la seconde ligne sont de lecture incertaine. *s* translittère *san*, et Σ ce qui semble être ici un *sigma*.

L. Agostiniani note que l'usage de *san* en position finale est conforme à celui de l'étrusque, et que la séquence Σv, avec *sigma*, est bien attestée en étrusque septentrional [7].

3. É. Lhôte, *Les Lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2006 (ci-après, *LOD*), n° 164.
4. Il se peut que la lamelle se soit perdue dans les réserves du Musée, qu'elle se soit désintégrée, qu'elle ait été transférée à Salonique par A. Ph. Christidis, ou que ce dernier s'en soit réservé le réexamen. Sur tous ces problèmes, cf. *LOD* p. 8-11.
5. *LOD* n° 164, note 566.
6. Alphabet comparable à celui de la petite amphore de Bologne Fe 2. 1.
7. Cf. Agostiniani 1999, p. 142, n. 35.

n° 2. (= Agostiniani 1999 n° 2 + 2003 p. 116) La grande stèle de Novilara, conservée au Museo Preistorico e Etnografico L. Pigorini, à Rome. Achetée en 1893 à un particulier. Provenance exacte difficile à déterminer [8]. Texte entièrement conservé. Document d'une grande qualité artistique, caractérisé, pour reprendre l'expression de L. Agostiniani, par une sorte d'*horror vacui*. Autopsie L. Agostiniani en juillet 1987. Calque É. Lhôte de la photographie M. Durante, « Nord-Piceno : la lingua delle iscrizioni di Novilara », dans *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, 6, 1, Rome 1978, p. 394-400. VII^e^-VI^e^ s. av.

1 mimnis. erút. gaares. tades
2 rotnem. úvlin. parten. ús
3 polem. isairon. tet
4 çút. tratneçi. krúvi
5 tenag. trút. ipiem. rotnem
6 lútúis. θalú. isperion. vúl
7 tes. rotem. teú. aiten. taçúr
8 soter. merpon. kalatne
9 nis. vilatos. paten. arn
10 úis. balestenag. ands. et
11 çút. lakút. treten. teletaú
12 nem. polem. tiçú. sotris. eús



Notes critiques. L. 1 *gaares. tades* : la ponctuation, un simple point, est à peine visible sur la photo. L. 4 *krúi* Durante : *krús* ou *krúç* Agostiniani ; d'après la photo, les trois lectures sont possibles. L. 5 *rotnem* Durante : *rotneç* Agostiniani ; d'après la photo, les deux lectures sont possibles. L. 6 *lútúis* Durante : *túis* Agostiniani 1999 et 2003 [9] ; *lútúis* est parfaitement lisible sur la photo. L. 8 *merpon* Durante : *meri/pon* Agostiniani. Sur la photo, on lit bien *merpon*. L. 10 *úis* Durante ; le *san* est parfaitement lisible. L. 11 *çút* Durante ; le *san* tronqué est lisible sur la photo. *lakút* Durante : *l/iakút* Agostiniani ; sur la photo, on lit *iakút*, mais il se peut que la barre d'un *lambda* soit perceptible à l'autopsie. L. 12 *nem* : le *nu* est de lecture difficile.

Dans une analyse très serrée, L. Agostiniani 1999 relève des contradictions apparentes entre la date supposée de l'inscription et certaines de ses particularités paléographiques : par exemple, *delta* en forme de R sinistroverse n'a de parallèle, selon lui, que dans l'alphabet osque du III^e^ s. av., où cette création s'explique par l'évolution interne de l'alphabet osque. Ce sont des considérations de ce type qui ont conduit à suspecter un faux, ce qui, compte tenu de l'état de la documentation jusqu'à une date récente, était en effet l'attitude la plus raisonnable : « In queste condizioni, l'atteggiamento più opportuno su questo segno pare la sospensione del giudizzio. » On objectera que *rho* ayant pris la forme d'un Δ sinistroverse, il a bien fallu trouver une forme diacritée pour *delta*, inusité dans l'alphabet étrusque.

n° 3. (= Agostiniani 1999 n° 3 + 2003 p. 118) Fragment de stèle. *PID* 345, conservé au Museo Preistorico e Etnografico L. Pigorini, à Rome. Acheté à un particulier. Provenance incertaine. « L'iscrizione si sviluppa, come per il n. 2, all'interno di una cornice a volute, ma senza gli stessi effetti di affollamento » (L. Agostiniani). Autopsie L. Agostiniani, en juillet 1987. Inscription sinistroverse. VII^e^-VI^e^ s. av.

8. Pour plus de détails, cf. cat. 402.
9. *Sic* ! Il doit s'agir d'une simple coquille.

pa. satigot
keçoteri
amdet : nk
[- - -]k[- - -]

Notes critiques. Même alphabet que n° 2 : *delta* en forme de R sinistroverse ; l'absence de *ú* peut être accidentelle. Le signe translittéré *t* a la forme T dans un cas, et la forme d'une croix dans les trois autres cas. Ponctuation simple entre *pa* et *satigot*. Ponctuation double entre *amdek* et *nk*. La présence d'une ponctuation entre *ke* et *çoteri* est problématique (Agostiniani 2003, p. 118 et note 24).

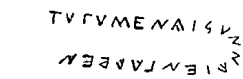
n° 4. (= Agostiniani 1999 n° 4 + 2003 p. 119) Fragment de stèle, conservé au Museo Nazionale d'Ancône, cat. 403. Acheté à un particulier en 1911. Sinistroverse. VII^e^-VI^e^ s. av. ?

tiperaç*θ*e. raiup. bav
[- - -]ipç[- - -]

Notes critiques. Seul exemple d'un *upsilon* non diacrité. Les ponctuations sont signalées par un point.

n° 5. Lamelle en plomb, du même type que les lamelles oraculaires, trouvée à Dodone. Longueur = 5 cm. Hauteur = 2 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi*. Gravure serpentine dextroverse. Alphabet local de Dodone. *ca* 425-400 ? [10] Publ. : D. Évangélidis, *Epeirotika Chronika* 1935 p. 256 n° 16, avec fac-similé (É. Lhôte, *LOD* (2006) n° 164). Cf. L. H. Jeffery, *LSAG* (1990) p. 230 n° 17.

ΤΥΤΥΜΕΝΑΙΣΥΝΝΑΙΕΝΓΑΑΡΕΝ



C On soulignera ici la triple opposition entre les n° 1-4 d'une part, et le n° 5 d'autre part, opposition géographique, chronologique et graphique : les n° 1-4 proviennent (tous ?) de la région de Novilara, sont datables des VII^e^-VI^e^ s. av., et sont écrits dans un alphabet de type étrusque (septentrional, à en juger par le n° 1), avec des influences assignables directement au monde grec, en particulier dans l'usage de l'*omicron* (cf. Durante 1978). Le n° 5 provient du sanctuaire de Dodone, est datable de *ca* 425-400 av., et l'alphabet utilisé, étudié dans *LOD* n° 164 et § 66, est l'alphabet local de Dodone, de type chalcidien (et non corinthien). S'ajoute encore à cette opposition la différence dans le sens d'écriture, qui est, pour les n° 1-4, sinistroverse, et donc d'un type fréquemment observé dans les inscriptions étrusques.

L'alphabet d'Italie présente pourtant des caractéristiques qui le distinguent de l'alphabet étrusque : *delta* a la forme d'un R sinistroverse ; *thêta* est à croix oblique ; *tau* a une forme classique, mais il est cruciforme au n° 3 ; *upsilon* est toujours diacrité (*ú*), sauf une fois, au n° 3. Le dossier des sifflantes est complexe : *san* (ici translitteré *s*), en M de forme symétrique, est souvent en position finale. Un

10. Datation plausible de Miss Jeffery *The Local Scripts of Archaic Greece. A study of the origin of the Greek alphabet and its development from the eighth to the fifth centuries B. C.* Revised edition with a supplement by A. W. Johnston, Clarendon Press, Oxford, 1990, p. 230, n° 17. L'auteur ne s'est intéressé qu'à l'aspect paléographique du texte.

sigma (ici translittéré Σ) est attesté dans le seul n° 1, et encore, de manière incertaine. Enfin, un troisième signe, ressemblant à M, mais à la haste de gauche raccourcie, note peut-être une sifflante : translittéré ici par *ç*, on l'appellera *san tronqué*, et l'on relèvera qu'il n'apparaît pas en position finale. Bref, « l'alfabeto, infatti, deriva da un modello étrusco, come risulta palese dal segno per *r*, però présenta alcune modificazioni che, per quanto riguarda i segni *b*, *d*, *g*, *ú*, si rivelano comuni alla grafia sud-picena, mentre il segno o sembra derivare direttamente da un alfabeto greco. » (Durante 1978, p. 395).

Dernier aménagement enfin, qui témoignerait d'un modèle graphique secondaire, grec, et confirmerait les idées de M. Durante, la troisième lettre de l'alphabet étrusque paraît retrouver dans le Picenum septentrional sa valeur sonore originelle (perdue en latin, rappelons-le !), à en juger par la transcription, dans l'alphabet grec de Dodone, du mot commun aux n° 2 et 5.

Jusqu'à une date récente, donc, on pouvait légitimement soupçonner la grande stèle de Novilara, ainsi que les n° 3 et 4, d'être des faux, mais le nouveau rapprochement proposé avec une lamelle de Dodone semble exclure définitivement cette hypothèse. On aurait bien affaire à une langue, le nord-picénien, qui se trouve attestée pour une période de deux siècles environ, dans des alphabets différents, des deux côtés de l'Adriatique. Cette langue, occasionnellement écrite, n'a donc pas de véritable tradition graphique [11], ce qui s'accorde avec la rareté des documents. Les documents témoignent de tentatives d'adaptation aux systèmes d'écriture dominants : dans la région de Novilara, l'écriture observée chez les voisins étrusques, avec des correctifs pris à l'écriture grecque proprement dite, et destinés à pallier les manques du système étrusque ; à Dodone, l'écriture grecque locale.

11. On rapprochera le cas, plus tardif, du gaulois.